

STEWART
PARKER

PENTECÔTE

PENTECOST

*traduit de l'anglais (Irlande)
par Jérôme Hankins*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU
CENTRE NATIONAL DU LIVRE ET DE
L'ASSOCIATION FRANÇAISE D'ACTION ARTISTIQUE

éditions **THEATRALES**

S.A.C.D.

Cette pièce a bénéficié d'une bourse de traduction du Centre international de traduction théâtrale, Maison Antoine Vitez.

*Toute demande d'autorisation de représentation doit être adressée à
Alexandra Cann representation, 337 Fulham Road, London SW1095W
(tél : 171 352 62 66)*



*Illustration de couverture de Alice Maher
avec l'aimable autorisation de la Green on Red Gallery, Dublin*

© 1989, *Pentecost*, Stewart Parker

Première publication par Oberon Books Ltd., 1989

© 1996, éditions THEATRALES pour la langue française

4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-97-9

PERSONNAGES

par ordre d'entrée en scène

LENNY

MARIANNE

LILY

RUTH

PETER

Acte 1

La date : 1974¹.

Le lieu : Belfast.

La pièce se déroule au rez-de-chaussée arrière d'une maison d'ouvrier, de dimension assez honorable pour comporter un « salon » donnant sur la rue, et bâtie aux premières années de ce siècle². On voit une cuisine avec une cheminée, un fauteuil à bascule, un canapé, une table pour les repas. D'un côté une porte mène à l'office, avec son dallage en pierre, son antique fourneau de cuisine en fonte et son grand évier béant³. Tout au fond de l'office une autre porte mène au garde-manger, qui n'est pas visible.

La grande fenêtre de la cuisine donne sur l'arrière-cour, étroitement encastrée entre de hauts murs blanchis à la chaux et hérissés de pointes de verre cassé. La porte de la cour est solidement verrouillée, bien que sa membrure fatiguée ne paraisse plus très robuste.

De l'autre côté de la cuisine, une porte mène à l'entrée et de là au reste de la maison. Il y a un placard sous les escaliers près de cette porte.

Une simple ampoule électrique avec abat-jour en forme de cône est suspendue au plafond dans la cuisine et dans l'office ; mais sont aussi fixées aux murs des lampes à manchon permettant l'éclairage au gaz.

Tout est réel sauf les proportions. Les pièces sont étroites, mais les murs montent très haut disparaître dans l'ombre au-dessus du plateau. La cuisine en particulier est encombrée, jusqu'à l'asphyxie, par les meubles et le bric-à-brac de la première moitié du siècle, avec les appareillages et les accessoires d'origine toujours en place. Cependant, malgré son apparence maintenant négligée, défraîchie, délabrée, elle a de toute évidence été l'objet d'un combat acharné et de toute une vie pour lui garder une odeur de propreté, de rangement, d'ordre — de sainteté.

Les personnages sont Marianne, Lenny et Peter, qui ont tous trente-trois ans ; Ruth, qui en a vingt-neuf ; et Lily Matthews, qui a soixante-quatorze ans.

I

Une nuit en février.

Lenny est assis sur la canapé de la cuisine, en train de jouer Ça démarre mal sur son trombone⁴. Un magnétophone, sur la table, lui donne la section rythmique. Il porte son manteau et son chapeau; il fait très froid, pas de feu dans la cheminée. Seules les ampoules électriques isolées sont allumées.

Marianne arrive du hall, elle aussi en manteau. Elle éteint le magnétophone de Lenny. Le son du trombone meurt.

MARIANNE.– Tu as fait du thé?

LENNY.– Plus de gaz.

Marianne s'est avancée dans la cuisine, et scrute l'intérieur d'une théière posée sur le fourneau.

MARIANNE.– C'est quoi?

LENNY.– C'est vieux. Alors. Ton estimation?

MARIANNE.– Il y a une tasse toute prête avec du lait et du sucre dedans. Merde.

LENNY.– Je t'ai dit. Je n'ai touché à rien.

MARIANNE.– Elle allait le boire quand c'est arrivé.

LENNY.– Pas du tout.

MARIANNE.– Même pas eu le temps d'y toucher.

LENNY.– Les ambulanciers, ça doit être eux.

MARIANNE.– Complètement froid.

LENNY.– Les ambulanciers qui ont sonné à la porte, ça doit forcément être eux.

Marianne lui accorde son entière attention pour la première fois.

MARIANNE.– C'est ça. Ils se sont fait une bonne tasse de thé, juste avant de déménager le corps.

LENNY.- Elle est sortie d'ici à pied, portant son manteau et son chapeau du dimanche, son meilleur sac à main, tu m'entends, toute seule comme une grande, droit dans l'ambulance, c'est à l'hôpital qu'elle est morte...

MARIANNE.- Quand?

LENNY.- Est-ce que je sais moi, sous anesthésie.

MARIANNE.- Quand?

LENNY.- Pourquoi?

MARIANNE.- Je te demande quand.

LENNY.- Quelle importance, mercredi dans la journée...

MARIANNE.- Merde.

LENNY.- Plaît-il?

MARIANNE.- Pourquoi sa famille n'est pas là?

LENNY.- Plus de parents en vie, je t'ai dit. D'ailleurs il n'y avait personne à l'enterrement.

MARIANNE.- Eh bien. Je me demande comment ils font dans un cas comme ça.

LENNY.- Ma grand-tante Rosaleen était propriétaire du pâté de maisons, c'était dans son testament, je te l'ai...

MARIANNE.- Organiser un enterrement où il n'y a personne, je veux dire.

LENNY.- Très bien, Marianne. Si c'est un dessin que tu veux. Le petit boucher du coin de la rue était là, ses copines de bénitier, une ou deux vieilles toupies qui habitaient la porte à côté quand il y avait encore une porte à côté, personne de sa famille bien sûr c'est ça que je voulais dire, O.K.? Moi, j'étais là. Planté dans la boue à Dundonald, à neuf heures trente ce matin, bouffant les sermons de la Libre Eglise Presbytérienne en guise de messe de requiem, un point c'est tout. C'est quoi cet interrogatoire?

MARIANNE.- On ne peut pas dire que t'aies laissé couler l'eau sous les ponts.

LENNY.- C'est tout de même incroyable, chaque fois que j'aborde une soirée en voulant te rendre service, dix minutes plus tard je suis déjà